

# BLADES RUNNERS

LES ANDROÏDES RÉVENT-ILS DE MOUTONS ÉLECTRIQUES ?

PHILIP K. DICK







BLADE RUNNER

Du même auteur  
aux Éditions *J'ai lu*

Loterie solaire, *J'ai lu* 547  
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563  
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613  
L'œil dans le ciel, *J'ai lu* 1209  
Blade runner, *J'ai lu* 1768  
Le temps désarticulé, *J'ai lu* 4133  
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809  
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873  
L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables,  
*J'ai lu* 10087  
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213  
Pacific Park, *J'ai lu* 10298  
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481  
Le profanateur, *J'ai lu* 10548  
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567  
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636  
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685  
Docteur Futur, *J'ai lu* 10759  
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767  
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818  
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835

*Dans la collection Nouveaux Millénaires*

Romans 1953-1959  
Romans 1960-1963  
Romans 1963-1964  
Romans 1965-1969  
Le maître du Haut Château  
Blade Runner (Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?)  
Le dieu venu du Centaure  
Coulez mes larmes, dit le policier

*En semi-poche*

Ô nation sans pudeur  
Confessions d'un barjo

PHILIP K. DICK

# BLADE RUNNER

Les androïdes rêvent-ils  
de moutons électriques ?

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sébastien Guillot



*Titre original :*  
DO ANDROIDS DREAM OF ELECTRIC SHEEP ?

© Philip K. Dick, 1968  
© Laura Coelho, Christopher Dick et Isolde Hackett, 1996

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2012

*Pour Maren Augusta Bergrud*  
*10 août 1923 – 4 juin 1967*





*« Et je rêve encore qu'il arpenté la pelouse  
Fantôme dans la brume matinale  
Que traverse mon chant joyeux. »*

YEATS



## Auckland

UNE TORTUE QUE LE CAPITAINE COOK, LE FAMEUX EXPLORATEUR, AVAIT OFFERTE AU ROI DU TONGA EN 1777 EST MORTE HIER. ELLE AVAIT PRESQUE 200 ANS.

L'ANIMAL, BAPTISÉ TU'IMALILA, A PÉRI SUR LE SOL DU PALAIS ROYAL DE NUKU'ALOFA, CAPITALE DU TONGA.

LA POPULATION DU TONGA LE CONSIDÉRAIT COMME UN CHEF ; DES GARDES SPÉCIAUX AVAIENT POUR TÂCHE DE S'OCCUPER DE LUI. UN FEU DE BUSH L'AVAIT RENDU AVEUGLE IL Y A QUELQUES ANNÉES.

LA RADIO DU TONGA A ANNONCÉ QUE LE CADAVRE DE TU'IMALILA ALLAIT ÊTRE ENVOYÉ AU MUSÉE D'AUCKLAND, EN NOUVELLE-ZÉLANDE.

REUTERS, 1966



# 1

Ce fut le déclic de l'orgue d'humeur situé près de son lit qui réveilla Rick Deckard. Surpris – ça le surprenait toujours de se retrouver éveillé sans préavis –, il s'extirpa de son lit, se redressa dans son pyjama multicolore et s'étira. Iran, son épouse, ouvrit alors ses tristes yeux gris, battit des paupières, puis les referma dans un grognement.

« Tu règles ton Penfield trop bas, lui dit-il. Je vais changer le réglage, ça va te réveiller et...

— Ne touche pas à mes réglages. » Sa voix recelait une aigreur glaciale. « Je ne *veux pas* être réveillée. »

Il se rassit sur le lit et se pencha sur elle. « Si tu mets l'alarme suffisamment fort, lui expliqua-t-il, tu seras heureuse de te réveiller ; c'est tout l'intérêt de la chose. Sur C, tu atteins d'un *seul* coup la conscience éveillée. Comme moi. » Aimablement, parce qu'il se sentait bien disposé à l'égard du monde – il avait choisi D pour lui-même –, il se mit à tapoter l'épaule pâle de sa femme.

« Ôte tes sales pattes de flic de là, cracha Iran.

— Je ne suis pas un flic. » Il se sentait irrité, à présent, alors qu'il n'avait pas programmé pareil sentiment.

« Non, tu es encore pire, lui dit son épouse, les yeux toujours fermés. Un meurtrier payé par les flics.

— Je n'ai jamais tué un seul être humain de toute ma vie. » Son irritabilité s'était muée en franche hostilité.

« Juste de pauvres andros.

— Je ne crois pas avoir remarqué chez toi la moindre hésitation à dépenser l'argent des primes que je rapporte à la maison pour satisfaire le moindre de tes caprices. » Il se leva, marcha jusqu'à la console de son orgue d'humeur. « Au lieu de faire des économies pour acheter un vrai mouton, histoire de remplacer l'ersatz électrique que nous avons sur le toit. Rien qu'un animal électrique, avec tout ce que j'ai gagné au fil des années... » Il hésita entre un supprimeur thalamique (qui mettrait fin à sa fureur) et un stimulant (qui l'énerverait suffisamment pour remporter la partie).

« Si tu reprends une dose de fiel, fit Iran, qui le fixait désormais, je te préviens que j'en ferai autant. Je vais le mettre au maximum, et toutes les disputes que nous avons eues jusqu'à présent n'auront l'air de rien en comparaison de celle que je vais te servir. Vas-y, essaie un peu pour voir. » Elle se leva d'un bond, se précipita à la console de son orgue d'humeur et resta plantée là, son regard noir fixé sur Rick.

Il poussa un soupir, vaincu par ses menaces. « Je vais juste l'adapter à mon programme du jour. » Un coup d'œil à celui du 3 janvier 1992 lui apprit qu'il avait besoin d'une attitude *professionnelle*. « Si je procède ainsi, fit-il avec méfiance, tu acceptes d'en faire autant ? » Il attendit, suffisamment futé pour ne pas s'engager avant d'avoir l'accord de sa femme.

« Le mien prévoit six heures de dépression auto-accusatrice, dit Iran.

— Quoi ? Pourquoi as-tu programmé une chose pareille ? » Ça allait à l'encontre de l'objet même de l'orgue d'humeur. « Je ne savais même pas qu'on pouvait s'en servir pour ça, fit-il d'un air sombre.

— J'étais assise ici un après-midi, à regarder l'Ami Buster et ses Amis, bien sûr, et il parlait d'une grande nouvelle qu'il allait bientôt annoncer, quand ils ont

passé cette horrible publicité, celle que je déteste ; tu sais, pour la coque en plomb Mountibank. Du coup, j'ai coupé le son un instant, et j'ai entendu l'immeuble, cet immeuble. J'ai entendu les... » Elle fit un geste.

« Les appartements vides », murmura Rick. Lui aussi les entendait parfois, en pleine nuit, alors qu'il était censé dormir. Et pourtant, pour l'époque, un immeuble en conapt à moitié plein relevait déjà de l'exploit en matière de densité de population ; dans ce qui avait été avant guerre la banlieue, on trouvait des immeubles entièrement vides... à ce qu'il avait entendu dire. Il s'était bien gardé d'aller vérifier par lui-même, préférant se contenter d'une information de seconde main.

« À ce moment-là, poursuivit Iran, j'étais dans une humeur 382 ; je venais de la programmer. Je les savais intellectuellement vides, mais ce n'est pas ce que je ressentais. Ma première réaction a été de remercier Mercer pour l'argent qui nous a permis de nous acheter un Penfield. Et puis j'ai compris combien c'était malsain de *ressentir* l'absence de vie, pas seulement dans cet immeuble, partout, et de rester sans réaction – tu comprends ? Je suppose que non. Mais jadis, on considérait ça comme un signe de maladie mentale – on appelait ça une “absence d'affect approprié”. J'ai donc laissé la télé allumée sans le son, je me suis assise devant mon orgue d'humeur et j'ai fait quelques expériences. Et j'ai fini par trouver un réglage pour le désespoir. » Son sombre visage ferme était empreint de satisfaction, comme si elle avait accompli quelque chose d'important. « Je me le programme deux fois par mois depuis ; ça me semble une durée raisonnable pour se sentir désespéré à propos de tout, à propos du fait d'être restés sur Terre après que tous les gens un tant soit peu intelligents ont émigré, tu ne crois pas ?

— Mais avec une humeur pareille, dit Rick, tu risques de rester dedans, de ne pas programmer de sortie. Un



tel désespoir, qui embrasse la réalité, se perpétue de lui-même.

— Je programme un redémarrage automatique trois heures plus tard, lui expliqua doucereusement son épouse. Un 481 – *Conscience des multiples possibilités qui s'ouvrent à moi dans le futur, confiance renouvelée en...*

— Je connais le 481 », l'interrompit Rick. Il l'avait composé suffisamment souvent pour ça ; il en était presque dépendant. « Écoute, dit-il, s'asseyant sur le lit en lui prenant la main pour la forcer à s'approcher, même avec un arrêt automatique, ça reste dangereux de subir une dépression, quelle qu'elle soit. Oublie ton agenda, et j'en ferai de même avec le mien ; on se composera un 104 pour tous les deux et on en fera l'expérience ensemble – tu y resteras ensuite quand je reprogrammerai le mien sur mon attitude professionnelle habituelle. Ça me donnera envie d'aller faire un tour sur le toit pour voir si le mouton va bien, puis d'aller au travail en étant sûr que tu ne resteras pas ici à ruminer devant la télé éteinte. » Il relâcha ses longs doigts fins, puis traversa le vaste appartement en direction du séjour, qui empestait une vague odeur de tabac froid. Là, il se pencha pour allumer la télé.

La voix d'Iran lui parvint depuis la chambre. « Je ne supporte pas la télé avant le petit déjeuner.

— Compose un 888, dit Rick pendant que le récepteur chauffait. *Envie de regarder la télé, peu importe ce qu'elle diffuse.*

— Je ne suis pas d'humeur à programmer quoi que ce soit pour le moment, fit Iran.

— Alors, le 3.

— Je ne vais sûrement pas composer une stimulation corticale qui va me donner envie de composer quelque chose ! Si je ne veux rien programmer, c'est la dernière chose qui me viendrait à l'idée de programmer, parce

que ça me donnerait envie de composer quelque chose, et pour l'instant je n'arrive pas à imaginer quoi que ce soit qui me serait plus étranger. Je veux juste rester assise là, sur mon lit, à regarder le plancher. » Sa voix s'était faite coupante, lourde de sous-entendus ; un glacial linceul de tristesse tomba sur ses épaules comme une chape de plomb, plongeant son âme dans une inertie presque absolue.

Il monta le son de la télévision ; la voix de l'Ami Buster éclata aussitôt dans la pièce : « Ah ah, mes amis ! Il est l'heure de vous donner le bulletin météo pour aujourd'hui : le satellite *Mangouste* nous signale qu'il va y avoir de fortes retombées autour de midi, qui iront ensuite en diminuant. Par conséquent, tous ceux qui doivent s'aventurer dehors... »

Iran apparut alors à ses côtés, sa longue chemise de nuit traînant voluptueusement derrière lui, et éteignit le poste. « D'accord, j'abandonne ; je vais composer ce que tu voudras. *Extase sexuelle prolongée* ? Je me sens tellement mal que je pourrais même supporter ça. Merde, je ne vois pas ce que ça change, de toute façon.

— Je vais choisir pour nous deux. » Et de la reconduire dans la chambre. Pour son épouse, il composa un 594 : *acceptation reconnaissante de la sagesse supérieure de son époux en tout domaine*. Et pour lui-même, une attitude pleine d'entrain, créative à l'égard de son travail, quand bien même il n'en avait pas vraiment besoin ; pareil état d'esprit était pour lui inné, instinctif, sans qu'il ait besoin de recourir à la stimulation corticale artificielle du Penfield.

Après un petit déjeuner hâtif – sa dispute avec sa femme lui avait fait perdre du temps –, il s'équipa pour s'aventurer dehors – sans omettre sa coque en plomb Mountibank, modèle Ajax – et gagna le toit couvert de son immeuble, là où « broutait » son mouton électrique.

Là où le tas de ferraille sophistiqué qu'il était mâchait bruyamment de contentement simulé, au grand dam – injustifié – des autres occupants de l'immeuble.

Bien sûr, certains de leurs animaux étaient eux aussi indubitablement des contrefaçons électroniques. Mais il n'était bien sûr jamais allé y mettre le nez, pas plus que ses voisins n'étaient venus voir de près la nature véritable de son mouton. Rien n'aurait pu être plus impoli que de demander à quelqu'un s'il possédait un animal authentique. C'eût été plus grossier encore que de s'informer sur l'authenticité des dents ou des cheveux d'un citoyen – voire de ses organes internes.

L'air matinal, chargé de particules radioactives qui le rendaient grisâtre et masquaient le soleil, lui cracha au nez une odeur de mort qu'il renifla involontairement. *Bon, ça pourrait être pire*, se dit-il en rejoignant le lopin de gazon qu'il avait acquis en même temps que leur appartement excessivement vaste. Le legs de la Dernière Guerre mondiale avait perdu de sa puissance ; ceux qui n'avaient pas résisté à la poussière étaient tombés dans l'oubli bien des années plus tôt, et la poussière, moins radioactive et confrontée à des êtres plus résistants, se bornait désormais à dérégler esprits et patrimoines génétiques. Malgré sa coque en plomb, la poussière s'infiltrait indubitablement en lui, lui apportant chaque jour – tant qu'il ne parviendrait pas à émigrer – sa petite ration de crasse actinifère. Jusqu'à présent, ses check-up mensuels avaient toujours confirmé qu'il faisait encore partie des *normaux* : des gens autorisés à procréer dans la limite des droits que leur conférait la loi. Chaque mois, cependant, les médecins de la police de San Francisco pouvaient découvrir autre chose. De nouveaux *spéciaux* n'arrêtaient pas de venir au monde, engendrés par des normaux à cause de la poussière omniprésente. Ainsi que le proclamaient les affiches, les pubs télé et les imprimés gouvernementaux qui emplis-

saient sa boîte aux lettres : « Émigrez ou dégénérez ! Le choix vous appartient ! » *Bien sûr*, songea Rick alors même qu'il ouvrait la barrière de son petit pâturage pour s'approcher de son mouton électrique. *Mais moi, je ne peux pas émigrer. À cause de mon travail.*

Le propriétaire du pâturage contigu, son voisin de conapt Bill Barbour, lui adressa un salut ; tout comme Rick, il s'était équipé pour partir au travail, et il avait lui aussi au préalable fait une halte sur le toit pour jeter un œil sur son animal.

« Ma jument est pleine », déclara-t-il avec une fierté évidente. Il indiqua à Rick la grosse percheronne occupée à regarder placidement dans le vide. « Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Que vous n'allez pas tarder à avoir deux chevaux », fit Rick. Il était arrivé près de son mouton ; l'animal ruminait tout en le fixant d'un œil alerte, dans le cas où il lui aurait apporté quelques flocons d'avoine. Le soi-disant mouton comprenait un circuit sensible à l'avoine, qui le poussait à adopter un air de convoitise tout à fait convaincant dès qu'il en apercevait. « Qu'est-ce qui l'a fécondée ? demanda-t-il à Barbour. Le vent ?

— J'ai acheté la meilleure liqueur séminale disponible en Californie, l'informa son voisin. Grâce aux gens que je connais à la commission d'État chargée de l'agriculture. Vous vous rappelez la semaine dernière, quand leur inspecteur est venu examiner Judy ? Ils ont hâte de voir son poulain ; c'est une bête incomparable. » Et de tapoter affectueusement l'encolure de sa jument, qui inclina la tête dans sa direction.

« Vous avez déjà songé à la vendre ? » lui demanda Rick. Si seulement lui-même possédait un cheval — n'importe quel animal, en fait. Posséder un ersatz, s'en occuper comme s'il s'était agi d'un être vivant, avait quelque chose de démoralisant en soi. D'un point de vue social, cependant, la pénurie d'animaux véritables

ne lui donnait guère le choix. D'autant moins, quand bien même il s'en serait personnellement moqué, qu'il lui fallait compter avec sa femme – et ça avait de l'importance pour Iran. Énormément.

« Ce serait immoral, fit Barbour.

— Vendez le poulain, alors. Avoir deux animaux l'est encore plus que de ne pas en avoir du tout. »

Ce qui rendit Barbour plus que perplexe. « Comment donc ? Il y a plein de gens qui possèdent deux animaux, voire trois ou quatre – et même cinq dans le cas de Fred Washborne, le propriétaire de l'usine de transformation d'algues dans laquelle travaille mon frère. Vous avez vu cet article sur son canard, dans le *Chronicle* d'hier ? Il est censé être le plus gros canard de Barbarie de la côte ouest. » Ses yeux devinrent vitreux à l'évocation de telles richesses ; il sombrait peu à peu dans une espèce de transe.

Rick farfouilla dans les poches de son manteau pour en sortir son supplément de janvier du *Catalogue Animalier Sidney*, déjà tout froissé d'avoir été maintes fois compulsé. Il regarda dans l'index, y trouva *poulains* (cf. *cheval, progén.*), ce qui le conduisit bientôt au prix national actuel. « Je peux acheter un jeune percheron chez *Sidney* pour cinq mille dollars, annonça-t-il à haute voix.

— Ça m'étonnerait fort, répliqua Barbour. Regardez une nouvelle fois la liste : le prix est en italique. Ce qui veut dire qu'ils n'en ont pas le moindre en stock. Ce serait ce qu'il coûterait s'ils en avaient.

— Supposons que je vous donne cinq cents dollars par mois pendant dix mois. Prix catalogue.

— Deckard, fit Barbour avec une trace de pitié dans la voix, vous n'y connaissez rien aux chevaux ; il y a une bonne raison pour que le *Sidney* n'ait aucun poulain percheron en stock. Ils ne changent tout simplement pas de main – même au prix catalogue. Ils sont

beaucoup trop rares, même ceux de qualité relativement inférieure. » Il s'accouda à la barrière mitoyenne, tout gesticulant. « Ça fait trois ans que je possède Judy, et jamais depuis lors je n'ai vu un percheron de sa qualité. J'ai dû prendre l'avion jusqu'au Canada pour l'acquérir, et je l'ai moi-même ramenée ici pour m'assurer que personne ne la vole. Emmenez un animal pareil vers le Wyoming ou le Colorado, et on vous liquidera pour s'en emparer. Vous savez pourquoi ? Parce que, avant la guerre, il y avait littéralement des centaines de...

— Mais, l'interrompit Rick, le fait que vous possédiez deux chevaux et moi aucun va à l'encontre de toute la structure théologique et morale du Mercérisme.

— Vous avez votre mouton ; merde, vous pouvez suivre l'Ascension dans votre vie personnelle, et vous vous en approchez raisonnablement quand vous saisissez les deux poignées de la boîte. Si vous n'aviez pas ce vieux mouton, là-bas, je pourrais au moins comprendre votre position. Bien sûr que si je possédais deux animaux et vous aucun, je participerais à vous priver de la vraie fusion avec Mercer. Mais chaque famille de cet immeuble – voyons voir : une cinquantaine, si je compte bien, avec un appartement sur trois d'occupé –, chacune d'elles possède un quelconque animal. Graveson a ce poulet là-bas. » Il fit un geste en direction du nord. « Oakes et sa femme ont ce grand chien roux qui n'arrête pas d'aboyer la nuit. » Il réfléchit. « Et je crois qu'Ed Smith a un chat dans son appartement – c'est ce qu'il prétend, en tout cas, mais personne ne l'a jamais vu. »

Rick marcha droit sur son mouton, se baissa et fourragea dans l'épaisse toison laineuse – la vermine, au moins, était authentique – jusqu'à trouver ce qu'il cherchait : le panneau de contrôle dissimulé du mécanisme. Qu'il ouvrit sous les yeux de Barbour,

révélant les entrailles électroniques. « Vous voyez ? Vous comprenez maintenant pourquoi je veux tellement votre poulain ? »

Une pause, puis Barbour reprit la parole : « Mon pauvre vieux. Ça a toujours été le cas ? »

— Non, fit Rick en refermant le panneau de son mouton électrique. (Il se redressa, puis se retourna pour faire face à son voisin.) J'avais un vrai mouton, à l'origine. Mon beau-père nous l'avait donné juste avant d'émigrer. Et puis, il y a environ un an... Vous vous souvenez du jour où je l'ai emmené chez le véto ? Vous vous trouviez ici quand je l'ai trouvé allongé sur le flanc, incapable de se relever.

— Vous l'avez remis sur ses pattes, se rappela Barbour en hochant la tête. Ouais, vous avez réussi à le soulever, mais il est retombé au bout d'une minute ou deux de déambulation.

— Les moutons attrapent des maladies bizarres. Ou, pour le dire autrement, ils attrapent toutes sortes de maladies, mais toujours avec les mêmes symptômes : ils n'arrivent plus à se lever, et il n'y a aucun moyen de savoir à quel point c'est grave, si c'est une simple entorse ou le tétanos. C'est de ça que le mien est mort : du tétanos.

— Ici ? Sur le toit ?

— Le foin, expliqua Rick. La seule fois où je n'ai pas retiré tout le fil de fer qui entourait la balle ; j'en ai laissé une partie, et Groucho – c'est comme ça que je l'avais baptisé – s'est égratigné avec, ce qui lui a transmis le tétanos. Il est mort chez le vétérinaire. J'ai bien réfléchi, et j'ai fini par me décider à appeler un de ces magasins qui fabriquent des animaux artificiels. Je leur ai montré une photo de Groucho. Et ils m'ont construit ça. » D'un geste, il indiqua l'ersatz au repos qui continuait de ruminer méticuleusement, les yeux toujours en quête du moindre signe d'avoine. « C'est du boulot de première qualité. Et je lui ai consacré autant de temps

et d'attention qu'à celui qu'il a remplacé. Mais... » Il haussa les épaules.

« Ce n'est pas la même chose.

— Presque. On ressent la même chose à s'en occuper ; il faut garder un œil dessus exactement comme je le faisais quand il était encore vivant. Lorsqu'ils tombent en panne, il faut éviter que tout le monde dans l'immeuble le sache. J'ai dû l'emmener à six reprises à l'atelier de réparation, la plupart du temps pour des bricoles, mais si quiconque venait à s'en apercevoir... Une fois, par exemple, la bande vocale s'est rompue – ou elle s'est emmêlée, je n'en sais trop rien – et il n'arrêtait pas de bêler. Ça n'aurait pas été difficile de reconnaître une panne mécanique. » Il observa une pause. « Bien sûr, il est marqué "clinique vétérinaire quelque chose" sur la camionnette du réparateur, et son conducteur est toujours vêtu de blanc, comme un vrai véto... » Il jeta brusquement un coup d'œil à sa montre ; l'heure tournait. « Il faut que j'aille travailler. À ce soir. »

Alors qu'il se mettait en route vers sa voiture, Barbour se hâta de lui lancer : « Euh... Je n'en parlerai à personne dans l'immeuble. »

Rick s'immobilisa, prêt à le remercier. Mais un relent du désespoir qu'Iran avait évoqué vint alors lui tapoter l'épaule. « Je ne sais pas. Ça ne fait peut-être aucune différence.

— Mais ils vont vous regarder de haut. Sans doute pas tous, mais au moins certains d'entre eux. Vous savez ce que pensent les gens de ceux qui ne prennent pas soin d'un animal ; ils considèrent ça comme immoral, anti-empathique. Je veux dire, techniquement ce n'est plus un crime, comme ça l'était juste après la guerre, mais le sentiment est resté.

— Mon Dieu, lâcha Rick les mains ouvertes en signe d'impuissance, j'ai tellement *envie* d'avoir un animal. Je n'arrête pas d'essayer d'en acheter un, mais avec ce



que gagne un employé de la municipalité... » *Si je pouvais avoir un nouveau coup de chance dans mon boulot. Comme il y a deux ans, quand j'ai réussi à épingler quatre andros en un mois. Si à ce moment-là j'avais su que Groucho allait mourir... Mais c'était avant le tétanos. Avant ces quelques centimètres de ferraille pointue comme une aiguille hypodermique...*

« Vous pourriez acheter un chat, suggéra Barbour. Ça ne coûte pas cher, vérifiez dans votre *Sidney*.

— Je ne veux pas d'animal domestique, fit posément Rick. Je veux ce que j'avais à l'origine, un gros animal. Un mouton, ou si je peux trouver l'argent, une vache, un taureau ou la même chose que vous : un cheval. » *La prime pour le retrait de cinq andros ferait l'affaire, se rendit-il alors compte. Mille dollars par tête, en plus de mon salaire. Je n'aurais plus ensuite qu'à trouver quelqu'un disposé à me vendre ce que je veux. Même si le prix figure en italique dans le *Sidney*. Cinq mille dollars – mais il faudrait d'abord que cinq androïdes se décident à arriver sur Terre depuis l'une des colonies ; et ça, ça ne dépend pas de moi. Et quand bien même je pourrais les faire venir, il y a d'autres chasseurs de primes, d'autres services de police à travers le monde. Les andros devraient en plus s'installer en Californie du Nord, et le chasseur de primes principal de la zone, Dave Holden, mourir ou prendre sa retraite.*

« Achetez un grillon, plaisanta Barbour. Ou alors une souris. Eh, pour vingt-cinq billets vous pouvez vous payer une souris adulte !

— Votre jument n'est pas à l'abri de mourir comme Groucho, sans crier gare. En rentrant du boulot ce soir, vous pourriez la retrouver sur le dos, les pattes en l'air, comme un insecte. Ou comme un *grillon*. » Et de s'éloigner, les clés de son aéro-mobilité en main.

« Je ne voulais pas vous offenser, lui lança nerveusement Barbour. Toutes mes excuses. »

En silence, Rick Deckard tira la portière de son véhicule. Il n'avait rien de plus à dire à son voisin : son esprit était tourné vers son travail, vers la journée qui l'attendait.







1768

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SK*  
*le 12 mai 2014.*

Dépôt légal mai 2014.  
EAN 9782290157299  
OTP L21EPGN000532N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*